

SUR MME DESBORDES –VALMORE⁹⁰

Revue de Paris, 1842, sixième volume, IVe série, p. 106-113.

C'est un de nos vœux qui s'accomplit aujourd'hui : nous avons désiré toujours qu'un volume contînt et rassemblât la fleur, le parfum de cette poésie si passionnée, si tendre, et véritablement unique en notre temps. Mme Valmore s'est fait une place à part entre tous nos poètes lyriques, et sans y songer. Si quelqu'un a été soi dès le début, c'est bien elle : elle a chanté comme l'oiseau chante, comme la tourterelle gémit, sans autre science que l'émotion du cœur, sans autre moyen que la note naturelle. De là, dans les premiers chants surtout, qui lui sont échappés avant aucune lecture, quelque chose de particulier et d'imprévu, d'une simplicité un peu étrange, élégamment naïve, d'une passion ardente et ingénue, et quelques-uns de ces accents inimitables qui vivent et qui s'attachent pour toujours, dans les mémoires aimantes, à l'expression de certains sentiments, de certaines douleurs.

Marceline Desbordes est née à Douai vers 1787⁹¹, deux ans avant cette révolution qui, par contrecoup, allait ruiner son humble famille. Son père, peintre et doreur en blason et en ornements d'église, fut doublement atteint, comme on le peut croire, par la double suppression qui décolorait l'autel et le trône. La jeune Marceline reçut de ces circonstances premières de naissance et d'enfance toutes sortes d'empreintes et de signes qui décidèrent de sa sensibilité et donnèrent la nuance profonde à son talent. Au-dessus de la porte étroite de la chère maison que ses poésies nous ont tant de fois rouverte, se voyait une petite madone dans une niche. La jeune enfant est née et a vécu sous cette perpétuelle invocation.

La maison touchait au cimetière de la paroisse de Notre-Dame, et prenait de ce voisinage un caractère religieux, austère ; un grand calvaire à côté dominait les humbles croix et les gazons. L'enfant passa ses jeunes années à jouer sous le calvaire et sur les tombes.

Ce furent ses *Feuillantines*⁹² à elle ; elle y puisa toutes les crédules et pieuses terreurs, toutes les poétiques superstitions. Il est à remarquer qu'elle et Victor Hugo entrèrent sous l'aile de la muse avec je ne sais quelle secrète influence espagnole, l'un né à Besançon, l'autre à Douai, deux cités françaises très marquées de ce caractère étranger ; mais elle, son talent ne portait au cœur comme au front que le caractère espagnol attendri. C'était une Portugaise⁹³ plutôt, aux yeux bleus, aux cheveux d'or ou de lin. Ses sœurs et frères étaient bruns et de traits fortement accentués. Elle naquit la dernière, et toute blonde : la famille en eut une grande joie, car on retrouvait en elle la couleur de sa mère. Le romancier grec a dit que Persina, reine d'Ethiopie⁹⁴, avait mis au monde Chariclée, enfant tout blanc, à cause d'un tableau de Persée et d'Andromède nue qu'elle avait beaucoup considéré. Dans *Paul et Virginie*⁹⁵, Marguerite, à force de regarder durant sa grossesse le portrait de l'ermite Paul qu'elle porte à son cou, communique un peu de sa ressemblance à l'enfant, qu'elle baptise pour cela du nom de Paul. Ici rien de si merveilleux tout-à-fait, puisque la mère elle-même était blonde ; pourtant, puisqu'elle n'eut que cette enfant de sa couleur⁹⁶, c'est, on le crut, qu'elle songea davantage à la Vierge, à la blonde patronne du logis, en la portant.

Mais voici une étrange et pourtant véridique histoire. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une partie de la famille Desbordes, qui tenait à la religion réformée, avait quitté la France pour la Hollande. Antoine et Jacques Desbordes devinrent libraires à Amsterdam, libraires très riches, très considérés ; ce sont eux qui ont donné ces éditions bien connues de Voltaire (1733-1738). Ces deux mêmes Desbordes, Jacques et Antoine, enfants lors de la révocation de l'édit de Nantes, vivaient encore ; ils ont vécu, l'un cent vingt-quatre et l'autre cent vingt-cinq ans. Se sentant pourtant près de mourir, centenaires, millionnaires et célibataires, voilà qu'un vif

⁹⁰ [Note de l'auteur] Ce morceau doit servir d'introduction aux poésies de Mme Valmore, qui vont paraître recueillies, chez Charpentier, rue de Seine, 29.

⁹¹ L'erreur est rectifiée dans la préface, et dans les *Portraits contemporains* où l'on peut lire : Marceline Desbordes est née à Douai le 20 juin 1786.

⁹² Par référence à l'appartement de l'impasse des Feuillantines où Victor Hugo vécut une partie de son enfance avec sa mère et ses frères, lieu évoqué dans différents poèmes des *Rayons et les Ombres* et des *Contemplations*.

⁹³ Par allusion aux *Lettres portugaises traduites en français* (1669), roman épistolaire où une religieuse portugaise séduite et abandonnée écrit sa passion. Elles sont au XIX^e siècle attribuées à une véritable religieuse, Mariana Alcoforado. On considère aujourd'hui qu'elles sont due à la plume de Guilleragues.

⁹⁴ Référence aux *Éthiopiennes* (III^e ou IV^e siècle) d'Héliodore, roman très lu et admiré à l'âge classique, notamment dans la traduction de Jacques Amyot (1547), réédité en 1822.

⁹⁵ Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, 1788. Le roman a connu un immense succès, et a circulé à travers des adaptations multiples, gravures, chansons... Par la référence à deux romans célèbres, l'un antique, l'autre moderne, Sainte-Beuve place d'emblée Marceline Desbordes-Valmore et sa vie sous le signe du romanesque. Façon de signaler qu'il ne faut pas attendre trop de vérité historique dans la biographie qu'il esquisse.

⁹⁶ On peut se demander à quel point Sainte-Beuve est conscient que ce détail, qu'il tient de Marceline Desbordes-Valmore elle-même, pourrait suggérer qu'elle est le fruit d'une relation extraconjugale.

regret de la patrie les reprend tout d'un coup après plus d'un siècle, et ils ont l'idée de rappeler quelque arrière-petit-neveu ou arrière-petite-nièce pour rentrer dans la religion réformée et dans l'héritage.

Ils écrivent à Douai. La grande lettre en gros caractères à la Louis XIV, et signée du grand-oncle Antoine, est déployée : il y est mis pour condition expresse que les enfants seront rendus à la religion des aïeux pour reprendre droit dans la succession immense. Ceci se passait vers 91 ; l'humble famille de Douai avait vu tarir, depuis deux ou trois ans déjà, ses modiques ressources, et l'avenir se présentait de plus en plus sombre. Une assemblée solennelle de tous les membres eut lieu dans la petite maison, sous la madone.

On lit tout haut la lettre : la mère s'évanouit, le père regarde ses enfants et sort dans une horrible anxiété. Il rentre après quelques pas dans le cimetière, et l'on décide qu'on répondra *non*.

La jeune Marceline avait pour lors quatre ans et demi environ, et les impressions de cette grande scène domestique lui sont demeurées présentes. C'était, je l'ai dit, le moment de la ruine complète. On aima mieux rester pauvre, à la garde de Dieu et de Notre-Dame⁹⁷.

Notre-Dame ne passe point pour ingrate. On sait, du moyen-âge, plus d'un récit pieux, dans lequel la Vierge, saluée et honorée, s'attache désormais, comme protectrice, au destin de l'âme qui, à elle du moins, s'est montrée fidèle. L'âme dévote de Notre-Dame peut avoir ses erreurs dans le long pèlerinage ; elle peut faiblir et faillir : la Vierge est là, qui, à une heure donnée, la rappelle et la sauve. Cette touchante religion du moyen-âge, et qui est restée entière dans les mœurs méridionales, cette religion que la momerie de Louis XI⁹⁸ n'a pu flétrir et qui sied dans son indulgence au sexe aimant, se retrouve tout-à-fait celle encore de l'âme poétique que nous tâchons d'exprimer. Ses poésies, à chaque page, attestent ce doux culte refleurissant, et dans des stances d'hier, adressées à une amie gracieuse qu'elle appelle la comtesse *Marie*⁹⁹, nous en ressaisissons un nouvel écho :

L'Ange nu du berceau, qui l'appela *Marie*,
Dit : « Tu vivras d'amère et divine douleur ;
« Puis, tu nous reviendras toute pure et guérie,
– Si la grâce à genoux désarme le malheur.

« Tu n'entendras longtemps que mes ailes craintives
« S'ébruiter sur ton sort.
.....
« Je ne m'éloigne pas ; je me tiens à distance,
« Epiant, ô ma sœur ! tes pieds blancs et mortels ;
« Quand tu m'appelleras de ta plus vive instance,
« Je t'aiderai, Marie, au retour des autels¹⁰⁰ !

Le bon ange est ici faisant fonction pour la Vierge elle-même.

Un cousin pourtant était passé à la Guadeloupe et y avait fait fortune. La mère, voyant la gêne des siens qui se prolongeait sans espoir, conçut un grand dessein et s'embarqua pour l'Amérique avec sa dernière fille, avec Marceline, âgée d'environ treize ans. En mettant le pied sur ce rivage de son espérance, elle trouva la colonie en révolte, le cousin massacré, sa veuve en fuite dans les hautes terres, et l'incendie partout dans les plantations. La fièvre jaune la prit, et sa fille, en un instant orpheline, n'eut plus qu'à retraverser l'Océan. Ce fut une scène déchirante, lorsqu'il fallut l'emporter seule, sans sa mère, l'embarquer de force, le soir, dans une pirogue qui allait rejoindre le vaisseau. Il y eut là comme une épreuve, en un sens, de la scène finale de Virginie¹⁰¹.

Elle accomplit ce lent et cruel retour, que les duretés du capitaine aggravèrent, toute noyée de larmes, de mélancolie, et abîmée de silence : elle avait atteint quatorze ans. Désormais que lui faut-il ? que lui manque-t-il ? Sa poésie, ce semble, n'a plus qu'à éclore ; elle est toute formée en elle par le malheur ; elle a reçu tour à tour

⁹⁷ Dans une note tardive ajoutée à la nouvelle édition des *Portraits contemporains* parue après la mort de Desbordes-Valmore, on peut lire : « Il ne serait pas impossible que toute cette histoire touchante, ressaisie après coup par une imagination de poète dans une mémoire d'enfant de quatre à cinq ans, eût subi dans l'intervalle quelque chose de la transformation propre aux légendes. L'essentiel est que Mme Valmore y ait cru et se le soit persuadé : je ne suis que le secrétaire. »

⁹⁸ Louis XI considérait la Vierge Marie comme la patronne du royaume de France et la protectrice de ses rois, et a utilisé ce culte à des fins politiques.

⁹⁹ Une note des *Portraits contemporains* précise : « La comtesse d'Agoult ».

¹⁰⁰ Ce poème intitulé « À une belle Marie » a paru dans le recueil de 1843 *Bouquets et prières*, p. 193-194 (*Œuvres poétiques complètes*, éd. Marc Bertrand, Presses universitaires de Grenoble, t. II, p. 283, édition désormais abrégée OP). Bien que Giacomo Cavallucci et Marc Bertrand tiennent pour destinataire de ce poème Marie Koch, la femme de l'éditeur lyonnais ami des Valmore Léon Boitel, on peut, avec Sainte-Beuve et Francis Ambrière considérer qu'il est dédié à Marie d'Agoult, dont Marceline Desbordes-Valmore est proche. Ambrière mentionne un premier état du poème conservé à la BnF dans les Archives Daniel Ollivier, au dos duquel se trouvent quelques mots de Marceline Desbordes-Valmore à Marie d'Agoult (*Le Siècle des Valmore*, Seuil, 1987, t. II, p. 36, désormais abrégé SV).

¹⁰¹ Virginie se noie dans une tempête lors de son retour à l'île de France (l'île Maurice), sous les yeux de Paul qui l'attend sur le rivage.

le soleil et les larmes. L'horizon de l'humble cimetière de Douai s'est assez agrandi ; quand la jeune fille ressaisit enfin le sol natal après tant de souffrances, on pouvait dire d'elle avec le poète¹⁰², qu'elle portait

Un cœur jà mûr en un sein verdelet.

Une considération me frappe : c'est combien, vers la fin du XVIII^e siècle, il se fit chez nos littérateurs et nos poètes comme un complément d'éducation par les contrées lointaines, par les voyages. Il semblait que l'inspiration et la couleur françaises ne dussent se rajeunir qu'à ce prix. André Chénier est né à Byzance. Chateaubriand visite les savanes. S'il peut se saluer le père de l'école moderne, le rôdeur Jean-Jacques en est à certains égards le grand-père, et Bernardin de Saint-Pierre l'oncle, et un oncle revenu de l'Inde exprès pour cela. Bertin et Parny se souviennent trop peu, dans leurs vers, de l'île et de la nature où ils sont nés ; ils en ont pourtant gardé quelque flamme. Le poète Léonard est né à cette Guadeloupe où la jeune Marceline va tenter la destinée. Je l'ai appelée une Espagnole blonde, une Portugaise : les Antilles même, pour compléter, n'y manquent pas. En grand comme en petit, il y eut là un souffle des tropiques, un arôme des savanes.

Revenue au nid, et encore toute brisée de l'orage, elle trouva la famille plus pauvre. Son excellent père cependant était devenu inspecteur des prisons à Douai, et elle aimait à lui être une auxiliaire bienfaisante dans l'exercice de ses fonctions. De là, dit-elle, son goût à elle, de tout temps, pour les prisons et les pauvres prisonniers.

Il fallait vivre et pourvoir à l'avenir, elle chanta. Nous n'avons plus qu'à suivre ses vers¹⁰³. Ce furent d'abord quelques romances, quelques idylles, assez dans le goût de Léonard et de Berquin, mais plus neuves et plus senties. Au reste, lorsqu'elle s'échappa à faire des vers, elle n'avait rien lu, rien. Elle avait lu d'aventure *Tom Jones*¹⁰⁴ en français, et peut-être *Guzman d'Alfarache*¹⁰⁵ ; elle avait commencé *Paul et Virginie*, sans oser le finir. Son harmonie, sa mélodie poétique, ne vinrent d'abord que d'elle, et furent tout instinct.

Comme elle apprenait à lire, étant enfant, par les soins de sa sœur aînée dans Florian, dans *Estelle et Némorin*, on lui faisait épeler surtout le paragraphe où il est dit (c'est le vieux Raimond qui s'adresse à Némorin) : *Cependant vous aimez ma fille* ; et là-dessus elle se sauvait dans le cimetière pour n'en pas lire davantage, et en répétant ce mot-là durant de longues heures.

Elle était en Belgique, à Bruxelles, quand deux ou trois romances¹⁰⁶ d'elle coururent. Elle venait de se marier ; son beau-père, homme de goût, fut surpris de ces essais, et lui demanda si elle en avait encore : elle avait fait, répondit-elle, *quelques autres petites choses, sans savoir*. On s'en chargea pour elle, et on les envoya à Paris, où le libraire Louis les imprima, en 1818. Comme il n'y avait pas assez de pièces pour former un volume, on y ajouta la petite nouvelle en prose de *Marie*, qui se retrouva depuis imprimée dans *les Veillées des Antilles* (1821). Mme Valmore, poète, parut donc au jour vers le même temps que Casimir Delavigne, que Lamartine, qu'André Chénier ressuscité, et un peu, je crois, avant eux tous¹⁰⁷ : elle fut comme la première hirondelle, toujours empressée, quoique craintive.

Dans une très belle édition de 1820, plus complète que celle de 1818, et où il n'y a que des vers¹⁰⁸, j'aime à considérer la première et pure forme de son talent, sans complication aucune. Il semble qu'il y ait plus de facilité pour le coup d'œil, plus de sûreté pour le jugement, dans ces premières éditions originales, dans ces sortes de gravures avant la lettre. Il m'est bien clair quand je tiens ce volume-là, de cette date, qu'elle n'avait pu lire encore Lamartine, dont les *Méditations* ne paraissaient qu'au moment même. Eh bien ! voilà un génie charmant, léger, plaintif, rêveur, désolé, le génie de l'élégie et de la romance, qui se fait entendre sur ces tons pour la première fois : il ne doit rien qu'à son propre cœur. Que pourriez-vous lui comparer dans nos poètes, et surtout dans nos poètes-femmes d'auparavant ? Plus tard ces lignes simples se chargeront un peu. Sans imiter les autres, on se répétera soi-même ; on retombera dans les situations déjà exprimées, dans les sentiments d'abord produits : c'est inévitable. Si Malherbe a pu dire de la vie des mortels :

¹⁰² Il s'agit de Ronsard.

¹⁰³ [NdA] On peut voir, pour quelques autres détails biographiques que nous ne répéterons pas ici, l'article sur Mme Desbordes-Valmore au tome second de nos *Critiques et Portraits* (page 139).

¹⁰⁴ *Histoire de Tom Jones, enfant trouvé* (1748), roman de Fielding, grand succès qui a connu nombreuses traductions et adaptations. À Bruxelles, Marceline Desbordes a joué Sophie dans *Tom Jones à Londres* de Deforges au théâtre de la Monnaie, avec dans le rôle de Tom Prosper Valmore, qui allait bientôt devenir son époux, en mai 1817 (SV, I, 221).

¹⁰⁵ Roman picaresque de Mateo Aleman, publié en 1599 et 1604 (deuxième partie). La traduction française de Gabriel Brémond a paru en 1695. Sainte-Beuve insiste sur la note espagnole dans le portrait.

¹⁰⁶ Elle avait composé des romances depuis plus longtemps, dès 1807. Cette datation permet d'inscrire les débuts sous une autorité familiale et conjugale.

¹⁰⁷ Le premier recueil de Marceline Desbordes, *Élégies, Marie et romances*, a paru chez François Louis en 1819, en effet avant les *Méditations* de Lamartine et les *Poésies* d'André Chénier, publiées par Hyacinthe de Latouche en 1820, mais après les premières *Messéniennes* de Delavigne (1818).

¹⁰⁸ [NdA] In-8e, chez François Louis également.

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées,
La nuit est déjà proche à qui passe midi¹⁰⁹ ;

Cela semble surtout vrai de la vie poétique et tendre, de l'inspiration élégiaque et romanesque. Mme Valmore, en avançant, aura, par accès peut-être, des cris plus déchirants, des éclairs plus perçants et plus aigus, comme aux approches de l'ombre. Mais ici ce sont de doux éclairs du matin, de jolis rayons d'avril, les lilas aimés, le réséda dans sa senteur, et déjà s'exhalent pourtant, à travers des gémissements tout mélodieux, ces beaux élans de passion désolée qui la mettent tant au-dessus et à part des autres femmes, de celles même qui ont osé chanter le mystère. C'est *l'André Chénier femme*, a-t-on dit. Avec moins d'art incomparablement, elle a la source de sensibilité plus intime, plus profonde.

Comme Mme Riccoboni¹¹⁰, notre tendre auteur d'élégies semble avoir été de bonne heure poursuivi par l'idée fatale de l'infidélité dont un cœur aimant est victime. Si l'une exprime cette idée fixe par *Fanny Butler*, par *le marquis de Cressy*, par tous ses romans, l'autre la déplore par toutes ses poésies. Elle s'écrierait comme Sapho dans l'ode célèbre : « Immortelle Aphrodite au trône d'or, fille avisée du roi des dieux, je t'invoque, épargne-moi, ne me dompte point par trop d'amères douleurs, ô déesse vénérée ! Autrefois, dès que tu entendais ma plainte d'amante (et tu l'entendais fréquemment), tu venais à moi, quittant aussitôt le beau palais de ton père. Tu attelais à ton char, pour coursiers, tes moineaux rapides, et ils descendaient en agitant coup sur coup leurs ailes noires à travers l'air immense. Et déjà tu étais auprès de moi. Alors, ô déesse bienheureuse ! tu me souriais de ton sourire immortel, et tu me demandais ce que j'avais, ce que je souffrais, et l'objet de ma douce fureur ; tu me disais : Qui donc t'a fait du mal, ô ma Sapho ! Va, ne crains rien : s'il t'a fuie jusqu'ici, bientôt il te poursuivra ; s'il a refusé tes dons, il va lui-même t'en offrir ; l'ingrat, s'il ne t'aime pas, il va t'aimer à son tour, fusses-tu pour lui cruelle ! — Voilà ce que tu me disais, ô déesse. Oh ! maintenant reviens et descends encore. »

Volontiers aussi notre tendre élégiaque, les mains levées au ciel, se fût écriée en sa naïve démence, avec une autre âme aimante, une autre muse voilée, sœur de la sienne¹¹¹, et dont l'écho seul m'a, par hasard, apporté la voix :

Secrets du cœur, vaste et profond abîme,
Qui n'a pitié ne connaît rien de vous !
Juste est la peine au front de la victime,
Sage est le sage, et le vainqueur sublime :
Que reste-t-il à qui pleure à genoux ?

La Religieuse portugaise, si elle avait chanté, aurait de ces accents-là. Moins poignantes que certaines élégies, les jolies romances de Mme Valmore coururent, volèrent du premier jour sur toutes les lèvres de quinze ans, grâce aussi à la musique des plus grands ou des plus aimables compositeurs d'alors : Garat, Paër, en notèrent quelques-unes ; mais surtout Mme Pauline Duchambge, née tout exprès, y trouva ses airs les plus agréables, les plus chers au cœur et les mieux assortis. Au reste, comme pour tous les succès un peu populaires en ce genre, les choses ont vécu plus que les noms. Ces délicieuses romances *Douce chimère*, et *Vous souvient-il de cette jeune amie ?* qui réveillent, pour la génération d'alors, les plus frais parfums de jeunesse et font naître une larme en ressouvenir des printemps, sont encore sues de bien des mémoires fidèles ; on a oublié qu'on les doit à Mme Valmore.

Depuis un certain moment, cette âme, ce talent de tendre poète a eu peine évidemment à se faire aux saisons décroissantes d'une vie qui va flétrissant, chaque jour, ses premières promesses. Habitée qu'elle était à donner à ses sentiments une forme unique, elle s'est senti plus d'une fois le cœur *aveuvé* ; elle s'est demandé, elle a demandé aux objets muets si c'était bien la loi fatale et dernière ; ainsi, hier encore, en regardant *une horloge arrêtée* :

Horloge, d'où s'élançait l'heure,
Vibrante en passant dans l'or pur,
Comme un oiseau qui chante ou pleure
Sur un arbre où son nid est sûr,
Ton haleine égale et sonore
Dans le froid cadran ne bat plus :

¹⁰⁹ Malherbe, Ode *Sur le mariage du roi et de la reine*.

¹¹⁰ Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), comédienne puis femme de lettres appréciée de Diderot, connaît un très grand succès avec ses romans épistolaires, notamment les *Lettres de Fanny Butler* (1757) et *l'Histoire du marquis de Cressy* (1758).

¹¹¹ Une note des *Nouveaux portraits contemporains* précise la source de cet écho : « Mme Caroline Olivier, de Lausanne », épouse de Juste Olivier, homme de lettres suisse. Sainte-Beuve a entretenu des liens d'amitié avec les Olivier de 1837 à sa mort. Leur correspondance a été partiellement publiée dès 1903 dans la *Revue des deux mondes*.

Tout s'éteint-il comme l'aurore
Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus¹¹² ?

Son champ d'inspirations s'est étendu, et son aile palpitante a tâché d'y suffire. L'avenir du monde, la souffrance de ses semblables, les grandeurs de la nature, l'ont préoccupée. Dans un de ses essors vers l'infini de l'horizon, elle est allée jusqu'à s'écrier :

Charme des blés mouvants ! fleurs des grandes prairies !
Tumulte harmonieux élevé des champs verts !
Bruits des nids ! flots courants ! chantantes rêveries !
N'êtes-vous qu'une voix parcourant l'univers¹¹³ ?

Ne pressez pas trop le sens : ce sont là de ces vers d'elle, pénétrants et vagues, qui vous poursuivent d'une longue rêverie. Jeune, à vingt ans, les cheveux au vent, le front au ciel, le bâton d'Oberman¹¹⁴ ou d'Ahasvérus¹¹⁵ à la main, on ferait le tour du monde en les récitant. Mais elle est mère, mère heureuse : de là surtout des sources consolantes et renouvelées. Ses derniers vers nous arrivent toujours remplis d'accents de sollicitude et d'espérance pour sa jeune couvée. Déjà même, du bord de ce doux nid, gloire et douceur maternelle, une jeune voix bien sonore lui répond. Je voudrais dire, mais je ne me crois pas le droit d'en indiquer davantage. Je rappellerai seulement, en l'altérant un peu, la jolie épigramme antique : « La vierge Érinne était assise, et, tout en remuant le fil de soie et la broderie légère, elle distillait avec murmure quelques gouttes du miel de l'abeille d'Hybla¹¹⁶. » Puisse l'avenir tenir du moins les récentes promesses envers celle qui les a payées assez chèrement ! Puisse-t-elle, suivant l'expression d'un poète aimable, *se racquitter* en bonheur pour tout le passé !

SAINTE-BEUVE

¹¹² « L'horloge arrêtée », *Bouquets et prières*, Dumont, 1843, p. 45.

Comme les vers tirés d'« A une belle Marie », ces vers montrent que Sainte-Beuve avait connaissance des poèmes du recueil à paraître.

¹¹³ « Départ de Lyon. À Madame A[toinette] Dupin », *Bouquets et prières*, p. 73.

¹¹⁴ Personnage narrateur du récit éponyme de Senancour, paru en 1804 (la version de 1833, graphiée *Obermann*, connaît plus de succès auprès des romantiques).

¹¹⁵ Le Juif errant de la légende. L'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet date de 1834.

¹¹⁶ La citation vient d'une épigramme descriptive connue tirée de l'*Anthologie grecque*. Il est intéressant de prendre connaissance du texte complet, que bien des lecteurs cultivés devaient alors avoir en tête : « Cette œuvre de la Lesbienne Érinne, suave rayon de miel, a peu d'étendue ; mais il est tout entier composé avec le miel des Muses. Ils sont aussi beaux que les roses d'Homère, ces trois cents vers chantés par une jeune fille de dix-neuf ans, qui, craignant sa mère, restait assise auprès de sa quenouille et de son métier, secrètement attachée au culte des Muses. Autant Sapho l'emporte sur Érinne dans la poésie lyrique, autant Érinne est supérieure à Sapho par ses hexamètres ». (Traduction de l'édition Hachette de 1863, disponible sur le site *Remacle*. À cette époque, le terme de *lesbienne* n'implique pas de façon évidente l'homosexualité féminine.)